

—Est-ce que vous trouvez vos soupes bonnes, mademoiselle ? Je mets toute mon attention à les faire. La petite fille hochait la tête.

—JE N'AIME PLUS LA SOUPE, dit-elle, je ne veux plus manger.

Les deux grand'mères échangèrent un regard navré, et Faraude pensa :

—A quoi ça sert-il d'être riche, mon Dieu ! quand on n'a pas la santé !

—Et si je vous faisais quelque bonne bouillie comme on mangent les enfants de mon pays ? reprit-elle. Nous ne sommes pas riches, nous autres, sabotiers, et l'on n'a plus ses premières dents quand on commence à goûter à la viande.

—La viande ! c'est mauvais, dit l'enfant, elle me brûle.

—Mais la bouillie, mademoiselle, une bonne petite bouillie de froment avec la gratte dorée au fond de la casserole.

La grand'mère fit un signe à Faraude.

—Ce serait indigeste, dit-elle à demi voix, n'allez pas éveiller quelque caprice, le médecin est très sévère sur l'alimentation.

—Cette bouillie-là est bien saine, madame, et bien nourrissante, mais il vaut mieux peut-être n'en pas parler, puisque monsieur le médecin ne l'a pas recommandée.

—Faraude, dit l'enfant, c'est un drôle de nom que le vôtre.

—Je suis quelquefois aussi une drôle de personne, mademoiselle.

—Faraude, vous me ferez de la bouillie.

—Voyez-vous ! murmura la grand'mère avec effroi.

—Oui, mademoiselle, quand j'aurai ce qu'il me faut.

—J'en veux aujourd'hui.

—Ce n'est pas possible, mademoiselle, la farine vient du pays qui est à deux cents lieues, et le blé n'est pas encore porté au moulin.

—Allez-vous-en alors, dit la petite fille en fermant les yeux de fatigue.

Faraude s'en alla, et quand la porte du corridor se fut rouverte, elle respira bruyamment.

—On a tellement peur des courants d'air que l'air de la chambre de Thérèse est un peu lourd en effet, dit Marceline.

Faraude se détourna vers elle.

—Dites qu'il y a de quoi mourir d'y être, s'écria-t-elle. Comment voulez-vous qu'un enfant s'élève dans ces velours et ces tapis. Mais Seigneur ! il n'y a pas d'air là dedans à faire vivre une mouche. Comment ! cette pauvre innocente à un médecin et il n'ordonne pas d'abord de la faire respirer ! Ce n'est pas une bravade que je fais, madame Marceline ; mais si cet enfant était à moi je ne la laisserais pas mourir à petit feu comme cela, je la guérirais, moi qui vous parle, et avant longtemps.

—Faraude, que dites-vous là ? Vous vous connaissez aux soins à donner aux enfants ? demanda Marceline tout impressionnée par l'air assuré de Faraude.

—Madame Marceline, mon père et ma mère en ont eu huit. Ma pauvre mère étant morte, mon père s'est remarié et il en a cinq, dont l'aîné va sur ses dix-huit ans. Ah ! si j'en ai vu des enfants, je le crois bien. Je servais chez de braves gens qui n'en manquaient pas non plus, et je vous dis que j'ai vu plus d'un enfant dans cette langueur et qu'il s'en est guéri.

—Thérèse, cependant, ne se guérit pas et les plus grands médecins l'ont condamnée.

—Je ne dis pas non, et j'estime beaucoup les médecins et les apothicaires, mais surtout pour les grandes personnes qui savent chercher ce qui leur fait du bien et dire d'où vient leur mal. Pour ces innocents, il n'y a pas besoin de tant de science. Ah ! ma foi, les pauvres sont plus heureux que je ne croyais ! J'ai eu une petite sœur dans l'état de cette jolie Thérèse. Tout l'hiver elle n'avait été qu'une plainte le jour et la nuit ; mais quand l'été est venu, on portait son berceau de bois au soleil ou sous les hêtres, et petit à petit le bon air a produit son effet. A présent c'est une belle fille de seize ans qu'on placera au premier jour. C'est l'air, le bon air qui guérira Mlle Thérèse, si elle doit guérir, et non pas de rester dans une belle boîte garnie de velours. Puisque le bon Dieu a voulu que les enfants des pauvres s'élèvent bien tout seuls, et sans tant de soins et de délicatesses, les riches devraient bien penser que c'est la bonne manière.

—Ce n'est plus la même chose, ma bonne Fa-

raude, dit Marceline qui l'avait écoutée avec attention.

—Si, pardi ! madame Marceline, et bien souvent quand je prépare tant et tant de plats pour la pauvre petite, qui n'y touche seulement pas, je pense qu'une bonne bouillie bien cuite irait mieux à son petit estomac qui est déjà capricieux et usé. Je ne crois pas que le bon Dieu ait fait l'estomac des riches autrement que celui des pauvres.

Marceline ne répondit que par un petit mouvement de tête qui pouvait passer pour une négation et rentra dans la chambre de Thérèse, laissant Faraude retourner à sa cuisine.

Mais cet entretien devait porter ses fruits.

Tout ce que Faraude avait dit dans sa rude franchise ne resta pas lettre morte. La nourrice fut surveillée, et une nuit qu'elle donnait à boire froid à la petite malade plutôt que de se déranger du fauteuil où elle sommeillait pour allumer l'appareil à esprit de vin, les deux grand'mères, dont les chambres communiquaient avec celle de Thérèse, fondirent sur elle et, avec autant d'indignation qu'il était permis à des personnes aussi calmes d'en montrer, elles lui reprochèrent sa paresse et ses mensonges, lui disant que le médecin avait remarqué que l'état de la petite Thérèse empirait tous les trois jours.

—Ce n'est pas le médecin qui a dit cela, c'est cette brigande de Faraude, grommela la vilaine femme qui, prise sur le fait, avait été tout d'abord réduite au silence ; elle me paiera cela.

Mais elle fut mise dans l'impossibilité de nuire à la brave fille. Le lendemain elle reçut son congé des mains de son jeune maître qui ne se gêna pas pour la traiter comme elle le méritait.

Ce que redoutaient les deux grand'mères, ce qui les avaient toujours empêchées de donner suite aux quelques plaintes qui leur étaient parvenues, n'arriva pas d'ailleurs. La petite Thérèse ne pleura pas sa nourrice qu'on lui dit être en voyage.

—Eh bien ! Faraude me veillera, dit-elle.

Il y eut bien des hésitations. Faraude avait les manières et le langage un peu rustiques. La petite héritière des marchands fourreurs aurait été duchesse de naissance que l'on n'aurait pas fait plus de façons.

Les deux bonnes grand'mères se consultaient sans cesse et se perdaient dans des minuties ridicules.

Faraude saurait-elle lui donner à boire proprement ? Ne ferait-elle pas trop de bruit dans l'appartement ? Ne parlerait-elle pas trop haut ? Ne secouerait-elle pas trop brusquement l'enfant ?

On en référa au grand-père et au père, qui firent venir Faraude à l'issue de leur déjeuner.

Devant l'émotion vraie qui la saisit à l'idée que la petite Thérèse, qui ne l'avait vue qu'une fois, réclamait ses soins, ils jugèrent que leur enfant ne serait jamais mise en plus honnêtes mains et décidèrent de passer outre.

Le lendemain soir Faraude se présenta dans la chambre et Thérèse l'accueillit avec joie. Elle eut à subir toutes sortes de recommandations et d'interrogations de la part des deux grand'mères qui l'obligèrent à se savonner les mains un nombre infini de fois avant qu'elles fussent admises à palper le couvre-pied de guipure qu'il s'agissait de plier méthodiquement.

Elles prolongèrent même leur veillée et ne quittèrent leur poste que lorsque la petite Thérèse fut tombée dans la somnolence agitée qui remplaçait pour elle le sommeil.

A peine les bonnes dames eurent-elles quitté la chambre que Faraude se mit à en faire l'inspection. Elle souleva les lourds rideaux de la fenêtre ; puis le store, puis les petits rideaux fort épais. Elle toucha du doigt les bourrelets cloués contre les boiserie.

—Il n'y a pas à dire, murmura-t-elle, l'air ne peut pas entrer ici, et on veut que ce petit ange mange et dorme ! Mon Dieu ! mais alors pas un enfant ne s'élèverait dans notre hutte ouverte à tous les vents. Que les riches sont à plaindre ! que les riches sont à plaindre !

Elle revint vers le lit.

—On ne la voit seulement pas, disait-elle, les bonnes dames diront ce qu'elles voudront ; mais je vais un peu la dégager et lui donner un peu d'air, le peu qu'il y a.

De sa main vigoureuse elle saisit le lourd rideau, le drapa à la tête du lit et l'y retint par de grossières épingles.

—Je le replacerai demain matin, dit-elle, et nous verrons bien si de ne pas avoir tant d'étoffe que cela sur la tête lui aura fait passer une mauvaise nuit.

Cela dit, elle se mit à genoux pour faire sa prière et demanda de tout son cœur au bon Dieu la guérison de sa petite maîtresse.

Puis elle se releva, enfila son rosaire à son poignet et s'assit au pied du lit dans le vaste fauteuil bien rembourré qui servait à la garde. Elle n'y était pas depuis cinq minutes qu'elle dormait profondément.

## CHAPITRE XVII

—Faraude, allez s'il vous plaît servir le déjeuner de ces messieurs. Depuis la visite du docteur nos dames ne font que se lamenter en se cachant le plus possible de Thérèse, de sorte que je ne puis la quitter.

—J'ai bien vu à la figure du médecin et à celle de monsieur, qui le reconduisait, que les nouvelles n'étaient pas bonnes. Qu'est-ce qu'il a donc dit ce médecin ?

—Que la vie s'éteignait, qu'il ne voyait plus de remèdes à faire, qu'il était inutile qu'on lui en donnât.

Et Marceline, se couvrant le visage de son mouchoir, s'en alla en pleurant.

Et elle se dirigea avec un plat fumant vers la salle à manger.

Les deux hommes étaient seuls en effet, bien qu'il y eût quatre couverts.

—C'est vous qui nous servez, Faraude ? où donc est Marceline ? demanda le grand-père.

—Monsieur, elle ne peut pas quitter mademoiselle.

Le jeune père, qui avait l'air tout à fait accablé, releva brusquement la tête.

Est-ce que Thérèse aurait une crise ? demanda-t-il.

—Je ne crois pas, monsieur, seulement ces dames ont fait causer le médecin, et...

—Ah ! oui, je comprends.

Il arrêta ses yeux rougis sur le visage de son père et dit amèrement :

—Quelle chose misérable que cette science médicale ! Elle ne peut rien.

—Je ne puis admettre que le docteur abandonne notre enfant, répondit le grand-père qui mangeait du bout des lèvres ; j'avais espéré mieux de lui. Tant qu'il y a de la vie, il doit y avoir de l'espoir.

—Et il y en a, monsieur, dit Faraude, qui débouchait une bouteille, la petite ne me paraît pas si désespérée que cela.

—Ah ! c'est vrai, vous la veillez maintenant, dit le jeune père en la regardant fixement.

—Oui, monsieur, et bien souvent je me disais qu'il y avait pour cette innocente-là un remède auquel on ne pensait pas assez.

—Lequel ?

—La campagne, monsieur, le bon air. Est-ce que l'air de cette rue pleine de voitures est bon et sain pour des personnes si jeunes et si délicates !

—Elle est revenue malade de la campagne, dit M. Labureau tristement.

—Il fallait l'y laisser, monsieur, elle aurait toujours été mieux là qu'ici.

—Mais le médecin, le grand médecin qui est venu pendant les trois semaines durant lesquelles elle a été en danger.

—Le grand air valait mieux, monsieur. On se passe des grands médecins chez les pauvres.

—Cette bonne fille a peut-être raison, dit le grand-père avec un soupir, la maladie de Thérèse s'est aggravée ici, et maintenant elle n'est plus transportable.

—Oh ! que si, monsieur, dit Faraude.

Les deux hommes la regardèrent fixement.

—La campagne n'est pas si loin, reprit-elle sans sourcilier. Paris est grand ; mais il a une fin.

—Notre maison de campagne n'est qu'à quelques lieues, dit le père.

—Et on peut y aller en voiture sans doute ?

—Certainement ; mais ma fille ne supporterait maintenant ni le chemin de fer ni la voiture.

—Le chemin de fer, non monsieur, il faut être fort un brin pour entrer dans ce grand sas qui va et qui vient comme ceux du moulin. Mais dans une voiture qui irait tout doucement, avec de bons bras pour la garder des heurts, je me charge bien de la transporter.

Les deux hommes se regardèrent de nouveau.

—Elle a l'air de parler sérieusement, dit le grand-père.